

JEAN BESSIÈRE

LITTÉRATURE COMPARÉE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE
CONTEMPORAINE

Notes pour définir l'unité du champ des études littéraires

Ces quelques pages entendent n'être que de simples remarques qui précisent ce que pourrait être une approche des littératures du XIX^e et du XX^e siècle dans une perspective comparatiste qui reprenne de manière précisément comparatiste et historique quelques-uns des principaux acquis de la critique littéraire contemporaine. La liberté et la modestie du propos, son caractère parfois un peu convenu n'interdisent pas que l'on plaide finalement pour une relecture de notre tradition comparatiste, de cette critique littéraire contemporaine, et de suggérer ce qui peut être tenu pour une manière de reconstitution de la littérature comparée, par laquelle il puisse être rendu compte à la fois de cette tradition, de cette critique contemporaine, des principaux courants de la littérature occidentale depuis deux siècles.

Dès lors que l'on continue de considérer que la littérature comparée doit être une entreprise de comparaison des oeuvres et textes littéraires, certaines des données prévalentes dans la critique contemporaine rendent cette entreprise hasardeuse, tant dans une perspective historique que dans une perspective formelle. Cette remarque n'a rien d'original. Il faut cependant souligner que, dans la pratique critique contemporaine, elle renvoie à deux ambiguïtés. D'une part, l'ambiguïté qui se lit dans la thèse qui oppose radicalement tradition critique de la littérature comparée et critique contemporaine. D'autre part, l'ambiguïté qui se lit tant dans cette critique contemporaine que dans l'usage qui est fait de cette critique par la littérature comparée. La première ambiguïté, particulièrement illustrée par les polémiques menées par René Wellek contre la déconstruction et, de façon plus générale, par les thèses des tenants d'une stricte histoire littéraire comparée, réside dans le fait que la comparaison des littératures a pour condition l'hypothèse d'une généralité de la littérature, qui est rarement explicitée de manière précise et qui, de fait, suppose bien des prémisses de la critique contemporaine. La seconde ambiguïté réside: d'abord dans le fait que la critique contemporaine, même dans les logiques qui se veulent les plus strictes, joue de contradictions qui éclairent les conditions de possibilité de cette critique; puis dans le fait que la littérature comparée reprend un certain nombre des notions de cette critique sans les dissocier précisément des notions usuelles qui organisent les pratiques de la littérature comparée.

Ces dichotomies et ces équivoques doivent être spécifiées de telle manière que puissent être définies des principes d'analyse qui permettent de caractériser des perspectives qui échappent aux débats qui continuent de conditionner les pratiques comparatistes.

La première ambiguïté, tenir pour une histoire comparée des littératures sans dire ce que peut être une généralité de la littérature, ignore son présupposé même, qui est celui de la textualité et de la fonction, historique et transhistorique, de cette textualité. Il ne suffit pas ici d'invoquer Bakhtine et d'user, de façon non discriminante, de la notion d'intertextualité —où il y a quelque infidélité à la lettre des travaux de Bakhtine. Il ne suffit pas de dire l'écriture sous le signe d'une écriture générale— où il y a, de fait, une dissolution des notions d'écriture et de littérature. Il convient de considérer que l'hypothèse d'une généralité de la littérature, parce qu'elle est indissociable d'une histoire de la littérature, équivaut à supposer une autorité du discours de la littérature, du discours tenu ou reconnu pour littéraire. Dans cette perspective, la littérature ne peut se définir ni par les seuls moyens du formalisme, ni par ceux de la seule analyse de l'intention littéraire, mais par ce qu'implique la supposition de l'autorité du discours de la littérature, du discours tenu ou reconnu pour littéraire. Supposer une telle autorité revient à marquer que la littérature, les littératures sont indissolublement leurs réalisations et leurs intentions, leur intention de littérature. Par cette autorité et parce qu'ils sont de l'histoire et simultanément tenus pour transhistoriques —cela même que fait entendre l'hypothèse de la généralité de la littérature—, la littérature, les littératures, ce qui est considéré comme ou reconnu pour littéraire, sont un exercice de réponse, dans l'histoire, de l'histoire, qui est, à quelque degré, une indifférence à l'histoire.

La seconde ambiguïté, dans la mesure où elle concerne les logiques et les pratiques de la critique contemporaine, illustre exemplairement un défaut de caractérisation de la dualité de l'énoncé et de l'énonciation, tel qu'il est mis en oeuvre, exemplifié par le discours littéraire, tenu ou reconnu pour littéraire. Il suffit de marquer quelques paradoxes dans le jeu présent des références à la rhétorique. Ainsi, l'analyse des tropes, à laquelle procède la déconstruction, et les conséquences qu'elle en tire, reste marquée d'une ambivalence essentielle: conclure à l'asémantisme et à l'insignifiant ignore le dispositif proprement énonciatif du discours, le jeu de l'énonciation et de l'énoncé, et revient à utiliser la référence à la rhétorique contre ce que celle-ci présuppose —les notions d'acte et d'agent¹. Inversement, telle utilisation de la rhétorique fait droit aux notions d'acte et d'agent, mais, afin de dessiner une histoire littéraire de l'ironie, elle privilégie finalement thématisme et imaginaire, en d'autres termes, certaines configurations de l'énoncé².

De la même manière, les grammaires narratives, les grammaires descriptives du récit passent le formalisme qu'elles supposent. On sait que *Figure III* de Gérard Genette compose logique énonciative, logique du récit et données rhétoriques implicites³. On sait encore que telle analyse de l'intrigue est indissociable d'un thématisme —toute approche thématique suppose le jeu de l'intention et de l'énoncé⁴.

De la même manière, les travaux issus de la pragmatique et qui renvoient une conception juridique du sujet du discours, conduisent à des parcours critiques qui peuvent être lus comme paradoxaux. W. Iser, dans *L'Acte de lecture*⁵, pour définir la lecture littéraire, identifie le texte à une manière de sujet énonciatif —en d'autres termes, il le

¹ Pour ce type de discussion, voir Gaytari Chakravorty Spivak, *The Post-Colonial Critic. Interviews, Strategies, Dialogues*. Edited by Sarah HARASYM, Londres, Routledge, 1990.

² Voir, par exemple, Ernst BEHLER, *Irony and the Discourse of Modernity*, Seattle, University of Washington Press, 1990.

³ Pour une analyse de ce point, voir Alexander GELLEY, «Premises for a Theory of Description», dans *Fiction, Texte, Narratologie, Genre*, édité par Jean BESSIERE, Berne, Peter Lang, 1989, pp. 77-88.

⁴ Wolfgang ISER, *L'Acte de lecture*, tr. fr., Bruxelles, Mardaga, 1985.

⁵ Pour une illustration de ce glissement, voir Thomas PAVEL, *The Poetics of Plot: The Case English Renaissance Drama*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1985.

conçoit comme le double du sujet énonciatif qu'est le lecteur. Puis, avec *Das Fictive and das Imaginäre. Perspektiven literarischer Anthropologie*⁶, il rapporte ce jeu énonciatif aux codes de la fiction et de l'imaginaire, ce qui suppose le privilège de l'énoncé, tel qu'il est lu dans les textes, tel que sa configuration générale se déduit des textes. La notation d'une anthropologie littéraire reste ici sans véritable conséquence puisque la manière dont divers énoncés, ceux qui relèvent de la fiction, ceux qui relèvent de l'imaginaire, sont articulés, n'est pas explicitement rapportée à ce que suppose cette articulation — le jeu de l'énonciation et de l'énoncé.

Cette manière d'oscillation, caractéristique de la critique contemporaine, traduit que cette critique ne peut se tenir à un de ses présupposés essentiels: la pratique littéraire illustrerait le rapport que le sujet entretient avec le langage; la littérature serait ce discours qui choisirait d'exposer un tel rapport. Le privilège accordé à l'énonciation n'exclut pas que soit considéré, dans ce jeu littéraire, l'énoncé puisque, dans ce jeu littéraire, l'énonciation est un jeu avec l'énoncé. Reste en question la caractérisation d'un tel jeu.

La seconde ambiguïté, dans la mesure où elle concerne certaines pratiques de la littérature comparée, appelle le constat d'un certain nombre de dichotomies critiques. Il suffit ainsi de dire celles des notions d'oeuvre et de texte, de procès créateur et d'écriture. Pour illustrer les partages critiques que suscitent ces dichotomies, il suffit de rappeler les débats sur ce que peuvent être les frontières de la littérature, des littératures, les débats sur discours ordinaire et discours littéraire. Pour indiquer que ces partages sont loin d'être clarifiés tant dans les travaux d'analyse que dans les travaux d'histoire littéraire, il convient d'indiquer les échanges notionnels, qui sous l'influence des critiques contemporaines, ont largement contribué à occulter les conditions d'une comparaison des objets littéraires. Ainsi, la caractérisation essentiellement herméneutique et sociologique de la notion de réception, devrait interdire que cette notion soit utilisée très largement comme un substitut et comme une reprise de la notion d'influence. Ainsi les notions d'oeuvre, de structure formelle, de texte ne sont composables ou opposables que suivant des moyens précis et correspondent à autant de caractérisations possibles d'un même objet scripturaire ou littéraire.

Des pratiques de comparaison à partir de ces notions excluent non seulement que ces notions soient utilisées suivant un jeu de substitution, mais aussi qu'elles soient considérées comme radicalement exclusives dès lors que l'on s'attache à tels objets littéraires et à tels segments de l'histoire littéraire. Le développement de la théorie et de la métathéorie littéraires dans le champ des études de littérature comparée correspond à un geste équivoque: rappeler les discriminations critiques essentielles; présenter les notions, qui définissent les perspectives et dont se déduisent les méthodes et les moyens de l'analyse et de l'histoire littéraire, comme une manière d'ensemble qui ne commande pas nécessairement de marquer que ces notions renvoient à autant de présupposés sur ce que peut être une pratique de la littérature et de l'analyse et de l'histoire littéraires.

Ces rapides exemples entendent montrer que les prémisses de la critique littéraire contemporaine, de l'histoire littéraire comparée, de la littérature comparée, sont non pas contradictoires en elles-mêmes, mais contradictoires dans l'application qu'elles appellent au moment même où elles sont explicitées. Cette contradiction enseigne que méthode et prémisses doivent être explicitement plurielles, mais plus essentiellement que les corpus littéraires, la caractérisation que donne la littérature d'elle-même, la caractérisation de la littérature qui est donnée par la critique contemporaine, par la littérature comparée, jouent eux-mêmes, à des degrés divers, de l'accentuation sur l'énon-

⁶ Wolfgang Iser, *Das Fictive und das Imaginäre. Perspektiven literarischer Anthropologie*, Frankfurt, Suhrkamp Verlag, 1991.

cé et sur l'énonciation. Ils définissent, en conséquence, par là des statuts divers de l'objet littéraire sans que ces définitions soient prises en charge de manière continue par ceux-là même qui élisent de telles définitions.

Ces ambiguïtés peuvent, en conséquence, se lire comme les signes que les études littéraires contemporaines, qu'il s'agisse de critique littéraire ou de littérature comparée, ne pensent pas, de façon ordonnée et systématique, leurs présupposés ni ce que ces présupposés engagent dès lors qu'est maintenue l'hypothèse d'un objet littéraire, qui, indissolublement énoncé et énonciation, se définit comme une oeuvre d'art par le jeu explicite de cette dualité. Il suffit de rappeler le paradoxe que porte l'usage de la notion d'écriture: par cet usage, la notion d'écriture se transforme en celle d'écriture générale, qui est identifiable à toute trace scripturaire et qui suppose la dissociation de l'énonciation et de l'énoncé, alors que cette notion est définie à partir de l'examen d'oeuvres littéraires. Plus généralement, ces ambiguïtés peuvent également se lire comme les indices que les études littéraires contemporaines, qu'il s'agisse des diverses expressions de la critique littéraire contemporaine ou de littérature comparée, restent les héritières des présupposés de l'histoire littéraire et de la littérature comparée, telles qu'elles se sont développées depuis la fin du XIX^e siècle, et qu'à cause de cet héritage, elles partagent une même défaillance à traiter explicitement du statut de l'objet littéraire suivant l'exposition explicite du jeu de l'énonciation et de l'énoncé.

En effet, comme les autres études de la littérature, la littérature comparée s'est constituée au XIX^e siècle et développée au XX^e siècle, on le sait, à partir d'une approche formelle et sémantique des oeuvres et des textes, qui permettait des comparaisons relativement sûres tant en termes synchroniques que diachroniques. Cette approche, qui justifie les histoires littéraires comparées, les analyses génériques, thématiques, le constat des différences de la littérature sans que soit défaite l'hypothèse première: l'intention et la réalisation littéraire, qui n'excluent pas que l'oeuvre et le texte soient des objets linguistiques, sont analysables sans qu'elles puissent être dissociées, sans que puissent être dissociés énonciation et énoncé. Aussi l'intention littéraire apparaît-elle congruente à la réalisation littéraire; aussi aucune discontinuité ne se lit-elle du sémantisme à la forme, et les oeuvres et les textes peuvent-ils être apparentés suivant leurs différences et leurs ressemblances; aussi l'histoire comparée des littératures peut-elle être indissolublement celles des écrivains et celle des textes et des oeuvres. Dire une influence, dire un genre commun, dire l'altération d'un genre commun, dire un sémantisme commun, l'altération d'un sémantisme commun —où il y a la caractérisation des études thématiques et mythographiques— revient à présupposer cet indissociable et à permettre que diverses hypothèses d'analyse et de comparaison s'appliquent aux corpus —hypothèses valides dès lors qu'elles ne défont pas ce qui est le présupposé de l'entreprise et qu'elles sont, dans les termes d'Adrian Marino, «vérifiables statistiquement dans leur propre plan de références»⁷. Il est une dernière conséquence essentielle: le discours littéraire permet de pratiquer et de lire le passage du sujet à l'imaginaire, du sujet à l'histoire, et inversement. Où il y a la possibilité de rendre compte du fait que la littérature puisse se donner pour de l'histoire et pour transhistorique, qu'elle puisse être lue pour elle-même et suivant l'histoire, pour elle-même, c'est-à-dire suivant sa fiction, et pour l'inévitable imperfection de cette fiction. Il y a là possibilité de comparaisons argumentées.

Mais cette littérature comparée même, comme l'histoire des littératures nationales, va suivant une manière de paradoxe. Par le caractère indissociable de l'énoncé et de l'énonciation, de l'intention (littéraire) et du sémantisme de l'oeuvre, du texte, elle dispo-

⁷ Adrian MARINO, *Comparatisme et Théorie de la littérature*, Paris, PUF, 1988, passim.

se, d'une part, que l'ouvre, le texte sont de l'histoire —histoire publique, histoire de l'intention, du sémantisme, de la forme littéraires—, et, d'autre part, qu'ils constituent une manière d'hétérocosme, suivant le terme de Frank Kermode⁸. Hétérocosme veut dire que telle littérature, les littératures et, en conséquence, la littérature constitueraient une manière de domaine propre, une sorte d'altérité constante dans les discours et dans l'histoire, sans que cette altérité soit autrement définie que par des références à l'art, à l'autonomie de l'écrivain, et, conséquence, para une dissociation implicite de l'énoncé et de l'énonciation, dans l'analyse et l'histoire littéraires. C'est pourquoi la littérature comparée peut supposer traditionnellement la généralité, l'universalité de la littérature sans s'interroger véritablement sur ce que cela présuppose.

Qu'une telle interrogation fasse défaut s'interprète de la manière suivante. La littérature comparée et l'histoire littéraire, dans leur tradition et par l'hypothèse qu'elles font du caractère indissociable de l'intention et du sémantisme de l'oeuvre, ne cessent, de supposer la reconnaissance d'un agent performant —celui qui est attaché à l'oeuvre, au texte— par un autre agent performant —le lecteur, le critique. L'hypothèse du caractère indissociable, dans la littérature, de l'intention et du sémantisme fait encore comprendre que ce jeu de reconnaissance est lui-même inséparable de deux hypothèses: l'une relative au sémantisme— celui-ci est identifiable de manière catégorielle et analogique, autrement dit par la référence à du semblant et cette référence peut être négative; l'autre relative à l'intention —par celle-ci, la critique, littérature comparée, histoire littéraire, stipule que la reconnaissance de l'agent performant est toujours possible, même dans les cas où l'oeuvre, le texte sont à placer sous le signe total d'une éclipse de l'objectivité, qu'il s'agisse de l'objectivité du monde, d'autrui, ou de l'objectivité formelle, ou sous le signe de l'effacement des signes de la subjectivité. Littérature comparée et histoire littéraire ne sont pas le plus souvent allées jusqu'à ce jeu de caractérisation de l'intention et du sémantisme, qu'elles impliquaient. Elles ont en particulier négligé les références négatives dont pouvaient relever l'intention et le sémantisme, et, par là, ignoré ce que pouvait avoir d'explicite le jeu de l'énoncé et de l'énonciation.

Par d'autres voies, c'est la même tâche aveugle que font reconnaître les pratiques critiques contemporaines dans la diversité et les oppositions de leurs hypothèses, de leurs méthodes, sans qu'elles considèrent véritablement le caractère indissociable des intentions littéraires et du sémantisme des oeuvres, des textes, que supposent la littérature comparée et l'histoire littéraire.

Par d'autres voies, c'est la même tâche aveugle que font reconnaître les pratiques critiques contemporaines dans la diversité et les oppositions de leurs hypothèses, de leurs méthodes, sans qu'elles considèrent véritablement le caractère indissociable des intentions littéraires et du sémantisme des oeuvres, des textes, que supposaient la littérature comparée et l'histoire littéraire.

À l'inverse de l'histoire littéraire et de la littérature comparée, la critique contemporaine, en dissociant intention et sémantisme, énonciation et énoncé, a pour l'essentiel privilégié l'analyse de l'énonciation. Elle a, en conséquence, relativisé ou ignoré la mise en forme de la forme, ou l'a référée au jeu de l'énonciation —il y a là la base de la définition de la fonction poétique chez Jakobson. Elle a, en conséquence, assimilé le sémantisme du texte à ce qui renvoie perceptivement ou cognitivement au monde naturel, et a mis en évidence les récusations du sémantisme ou l'asémantisme. On sait qu'un tel privilège accordé à l'énonciation a placé, au coeur de la critique contemporaine, la notion de sujet et sa converse— la notion d'antisujet. Ce sujet et cet antisujet peuvent se caractériser à partir de la tradition psychanalytique et linguistique (Benveniste,

⁸ Frank KERMODE, *Forms of Attention*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985.

Lacan); à partir de la tradition juridique de la philosophie du langage (Searle); à partir de la tradition herméneutique et sociologisante (Jauss et Adorno).

La dissociation de l'intention, et particulièrement de l'intention littéraire, et de l'énonciation, traduit que l'exercice d'écriture est, de fait, conçu comme une manière d'hétérogène alors qu'il est, par ailleurs, rapporté à la loi de la langue —Benveniste, Searle, à la loi de la communauté (Jauss, Adorno). La dissociation de l'intention et de l'énonciation se reformule ou se réinterprète alors comme ce qui fait caractériser l'exercice d'écriture par une absence de fondement, par une absence de sens qui le justifie, qui justifie son hétérogène. De cela-même, il résulte la difficulté à définir le statut de l'oeuvre, de la fiction —de Searle, il se conclut que la fiction n'est que du discours décontextualisé auquel le sujet ne prête pas de position de vérité—, de préciser ce qu'est l'esthétique alors même qu'elle est supposée (Jauss, Adorno). A ce point, la possibilité d'une histoire et d'une comparaison littéraires devient incertaine dans la mesure où elles ne seraient que la thématization de l'hétérogénéité que fait l'exercice de l'écriture, et de l'interprétation de cette hétérogénéité sous le signe de l'absence de fondement et de sens. Il est par ailleurs manifeste que la notation d'une telle absence de fondement et de sens a pour présupposé que l'exercice de l'écriture montre les contours du sens —où il y a encore un autre présupposé que l'exercice de l'écriture reste dans l'empire du sens et que la dissociation de l'intention et de l'énonciation est une dissociation vaine même si elle est justifiable par des méthodes critiques.

Telle est donc la tâche aveugle indissociable du privilège accordé à l'énonciation. Ce privilège entraîne, on le sait, que l'intention littéraire soit comprise très largement. Cela inclut l'intention inconsciente que reconnaît la psychanalyse, comme cela inclut l'apparent défaut d'intention, qu'entend noter la déconstruction, et qu'avait noté Foucault⁹. Cela inclut l'intention proprement littéraire —écrire suivant un projet explicitement littéraire. Cela inclut l'intention qui en est la converse— écrire selon le refus d'un tel projet ou selon l'intention qui fait de l'exercice littéraire une manière de minimalisme. Cela concerne l'écrivain, comme cela concerne le lecteur. L'un et l'autre relèvent de tels jeux d'intention.

Un tel privilège accordé à l'énonciation, qui est manifeste dans les critiques contemporaines dont les ambiguïtés ou les paradoxes viennent d'être notés, affaiblit les possibilités d'une systématisation de l'histoire littéraire et, bien évidemment, d'une comparaison des corpus, dans la mesure où elle place sous le signe d'une indétermination toute caractérisation formelle, toute caractérisation de l'intention, toute caractérisation du sémantisme. Ce privilège maintient l'hypothèse de la reconnaissance de l'agent performant —fût-ce pour le placer sous le signe de l'antisujet— et l'identification du lecteur comme un tel agent performant. Dès lors, dans une telle perspective, histoire littéraire et littérature comparée supposent que soient définies les normes d'une telle reconnaissance et d'une telle identification et que cette définition permette de rendre compte de l'histoire de ces normes et des comparaisons qu'elles appellent. Au regard de la critique contemporaine et de ses ambiguïtés, cela commande que les principes de cette critique soient soumis à un examen qui définisse des manières de métaprinces et place ces principes à l'intérieur d'une histoire de la conception et de l'usage des marques de l'énonciation. Cela commande encore que les caractérisations ou les défauts de caractérisation de l'oeuvre, du texte, qui résultent de ce privilège accordé à l'énonciation, soient replacés dans le cadre d'une histoire de ces caractérisations et de ces défauts de caractérisation. Cela commande enfin qu'ils soient situés dans une histoire de l'intention littéraire, qui ne se confonde pas avec le dessin d'une his-

⁹ Michel FOUCAULT, *La Pensée du dehors*, Montpellier, Fata Morgana, 1986. (Ed. originale, 1966).

toire téléologique qui fasse lire le contemporain, sa critique et ses témoignages scripturaires comme les moyens prévalents de la lecture de l'histoire et de la comparaison littéraires.

Ce n'est là qu'une des manières de recoudre critique littéraire contemporaine et littérature comparée, et de passer ainsi les constats de la difficulté qu'il y aurait à effacer leur dichotomie. Il nous semble qu'il est plus important, afin d'apporter aujourd'hui un maximum de discrimination et de clarté dans le champ des études littéraires, de lire les partages de ce champ suivant un jeu d'archéologie. Il conviendrait ainsi de marquer en quoi l'histoire de la critique contemporaine et l'histoire de la littérature comparée s'articulent, de façon plus ou moins manifeste, plus ou moins calculée, sur la question du rapport entre énoncé et énonciation, tel qu'il est explicitement formulé ou exposé par les écrivains, par les oeuvres, Il conviendrait de marquer également comment et selon quelles accentuations la critique contemporaine et la littérature comparée thématisent cette articulation. Ce serait, de fait, donner là l'histoire de la constitution et du développement des études littéraires contemporaines. Cette histoire permettrait de situer, de façon exacte et en un jeu de réciprocité, tradition de la littérature comparée et de l'histoire littéraire et critique contemporaine. Il devrait en résulter la notation suivante: le jeu de ces deux courants de lecture et d'interprétation n'invalident pas tant la notion de comparaison et ce qu'elle suppose —oeuvre, forme, agent littéraires nettement définissables— qu'il ne permet de considérer les témoignages scripturaires suivant une comparaison spécifique. Cette comparaison peut se définir comparaison des manières dont les textes littéraires, reconnus pour littéraires, mettent en oeuvre l'exposition explicite du jeu de l'énonciation et de l'énoncé, de l'intention et du sémantisme, dans le cadre de leurs propres présupposés artistiques, formels, linguistiques, idéologiques. Cela exclurait une lecture suivant les seuls principes de la critique littéraire contemporaine, suivant les seuls principes de la littérature comparée et de l'histoire littéraire comparée, suivant les privilèges accordés à quelques références emblématiques —Mallarmé, Nietzsche par exemple—, suivant des typologies discursives qui sont issues du primat accordé à l'énonciation, s'agissant de la critique littéraire contemporaine—, suivant des références aux partages et oppositions que suggèrent la série des oeuvres et des écoles ou tendances littéraires —ansi des réalismes du XIX^e siècle et des néoréalismes du XX^e siècle, ainsi du modernisme et du postmodernisme, s'agissant de l'histoire littéraire comparée.

Une manière simple de reformuler ces propos consisterait à dire qu'il conviendrait d'examiner la manière dont les agents performants —l'écrivain (le scripteur, si l'on tient à éviter un mot à dénotation et connotations explicitement littéraires), le lecteur— assument le langage. Et ils peuvent, bien évidemment, l'assumer de manières différentes— c'est un point largement négligé par la critique littéraire qui se place sous le signe de la théorie de la communication, para la théorie de la réception et par les études de réception, ainsi que par la littérature comparée qui, dans la pratique de la comparaison et à cause de l'hypothèse de la généralité de la littérature, qui en est la condition, ignore le plus souvent cette dissymétrie. Assumer le langage permet d'orienter l'analyse de la pratique littéraire: vers le geste même de l'écriture en tant qu'il est mise en forme du discours et qu'il contraint de préciser le rapport entre la façon dont est assumé le langage et la façon dont est conçue, reconnue, refusée la mise en forme de la forme. Vers le jeu de l'énonciation et de l'énoncé et, par là, vers la reconnaissance ou le refus d'attitudes métalinguistiques indissociables de l'écriture —il serait aisé de marquer que Sartre refuse une telle attitude tandis que Blanchot la suppose, que Pound la refuse tandis que Wallace Stevens la suppose. Vers les implications existentielles de ces manières d'assumer le langage: il conviendrait de marquer que se distinguent là l'hypothèse d'un rapport du langage et de l'expérience et le refus d'une telle hypothèse.

se —on opposerait ainsi le Pierre Klossowski *d'Un si funeste désir* et le Calvino de *Palomar*. Vers les processus de désémantisation du langage, qui s'interprètent, sans doute en termes de théorie de la communication, mais qui renvoient plus essentiellement à des pratiques qui font largement varier cette désémantisation et qui ont un rapport direct avec la définition de la fiction et de son statut: on sait qu'il se conclut aujourd'hui à l'idée d'une pure fiction, par quoi il faut comprendre que, dans le langage, l'imaginaire serait exposé de manière pure et suivant sa propre loi —on opposerait ici le poème «Supreme fiction» de Wallace Stevens et le retournement de la notation de la désémantisation en une pragmatique, que suggère Calvino avec *Se una notte de inverno*. Vers les diverses façons dont peut être pensée la présence au sens, l'extériorité du sens, l'insignifiant —on peut ici jouer d'une typologie qui aurait deux extrêmes, ceux qui se lisent chez Merleau-Ponty— «... je suis pour moi-même, quand je parle, un autre "autre", et, dans la mesure où je comprends, je ne sais plus qui parle et qui écoute»¹⁰ —et chez Wittgenstein— «Le limites de mon langage signifient les limites de mon monde»¹¹. Vers les processus de symbolisation: la façon dont est assumé le langage commande la manière dont le langage est référé, contextualisé, dont l'écriture se présente suivant les variantes d'un tel jeu —il y a là un moyen de distinguer et d'opposer réalisme, antiréalisme, sans devoir conclure au défaut de référence *per se* du langage, et de reconsidérer le mouvement symboliste et ses conséquences sur la création littéraire au XX^e siècle. Le symbolisme, considéré comme mouvement littéraire, impliquerait la reconnaissance et la pratique de telles variantes dans le texte littéraire même. L'usage qu'il fait du symbole n'est pas tant un usage crypté suivant un renvoi partiellement analogique du représentant au représenté qu'il ne correspond à un exercice d'incertitude sur le rapport de l'énoncé et de l'énonciation. Cette incertitude, loin de défaire le pouvoir de la lettre, dit, par la lettre du texte, la possibilité de la reconnaissance d'une concordance sémantique exacte de l'énoncé et de l'énonciation, en même temps qu'elle récusé cette possibilité. Le texte littéraire est ainsi un jeu de possibles désémantisations et resémantisations, sans que ce jeu soit conclusif. Le défaut de conclusion invite à revenir au constat et à la figuration de la dualité de l'énoncé et de l'énonciation, à la dualité de la situation langagière du texte littéraire, que suggèrent les notations de Merleau-Ponty et de Wittgenstein¹².

C'est là suggérer que la dualité de l'énoncé et de l'énonciation peut être traitée pour elle-même et comme un des éléments définitionnels de l'entreprise littéraire et du statut de l'oeuvre —substituer la notion de texte à celle d'oeuvre, ce n'est pas tant défaire la notion d'oeuvre ou le fait de l'oeuvre que placer cette oeuvre dans une exposition spécifique de la dualité du jeu de l'énoncé et de l'énonciation. La littérature, l'oeuvre littéraire seraient ainsi ce qui joue explicitement de cette dualité, et éventuellement jusqu'à la contradiction. Ainsi la fiction, dans son évolution du XIX^e au XX^e siècle, serait un jeu sur les marques de l'impersonnalité —par quoi la fiction se donne d'abord essentiellement pour un énoncé, exclusif de l'engagement du sujet, et rapportable, suivant des degrés divers, à un exercice de contextualisation—, puis pour un exercice d'énonciation qui constitue la fiction, le monde de la fiction, et par lequel le sujet se constitue à l'occasion de cette constitution de la fiction, sans qu'il puisse lui-même se reconnaître une loi et une réalité. L'évolution des pratique romanesques peut être référée à cette évolution de la fiction, ainsi que le statut contemporain de la fiction peut conduire, par les

¹⁰ Maurice MERLEAU-PONTY, *La prose du Monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 30.

¹¹ Ludwig WITTGENSTEIN, *Tractatus Logico-Philosophicus*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1961, proposition 5.6.

¹² Voir sur ces points Jean BESSIERE, *Enigmaticité de la littérature. Pour une anatomie de la fiction au XX^e siècle*, Paris, PUF, 1993.

implications anthropologiques qu'il porte, à une resémantisation de la fiction, ainsi que le marque le titre de George Perec, *La Vie Mode d'Emploi, romans*, et, en conséquence, à une recaractérisation du rapport de l'énoncé et de l'énonciation, tel que le figure le texte. Par un raisonnement inverse, l'évolution des formes romanesques, narratives, et l'évolution des implications anthropologiques de la littérature peuvent être considérées comme ce qui commande le jeu sur l'énoncé et l'énonciation. C'est là apparenter l'héritage des formes littéraires et les manières d'assumer le langage. Il est évident que les différences nationales et culturelles peuvent être analysées dans de tels comptes rendus de la littérature, dans la mesure où elles engagent diverses manières d'assumer le langage, et où ces engagements reçoivent diverses caractérisations culturelles, anthropologiques.

Dans ces perspectives de lecture critique, la généralité de la littérature se conçoit par renvoi à l'exposition du jeu de l'énoncé et de l'énonciation; la comparaison se définit par la comparaison des variations d'un tel jeu et de leurs conséquences; l'histoire littéraire est celle de l'évolution d'un tel jeu. Cette lecture critique est simultanément une relecture de la tradition de la littérature comparée, de l'histoire littéraire et de la critique contemporaine, et porte une probable conclusion: il ne peut être dit des discontinuités radicales dans le champ de la littérature parce que l'exercice littéraire est un engagement choisi dans ce qui fait la dualité du sujet parlant.

Le paradoxe que porte la littérature comparée dans son examen des littératures —les littératures sont spécifiques, différenciées, historiques, il y a cependant une généralité de la littérature, qui contredit la perspective historique et celle de la spécification —se réinterprète. Ce paradoxe est celui-même du rapport figuré comme variable de l'énoncé et de l'énonciation. Il traduit, en termes d'histoire et de constantes littéraires, ces diverses manières d'assumer le langage, qui commandent de supposer une généralité de la littérature. C'est réduire ici ce que l'on peut appeler le préjugé littéraire —le présupposé d'une généralité de la littérature— à des conditions de définition minimale, et, par là-même, maintenir l'hypothèse d'une intention, qui soit explicite et puisse s'analyser tant suivant les termes d'une pratique de la littérature qu'en termes historiques.

Suivant cette logique, il peut être dit une littérature minimale ou minimaliste, celle qui réduit au minimum le jeu de la dualité de l'énoncé et de l'énonciation. Une telle littérature peut être tenue pour un type idéal, pour un objet hypothétique. Ce type idéal, cet objet hypothétiques sont utiles pour reconsidérer ce qui est le modèle littéraire de bien des pratiques de la critique contemporaine —ces oeuvres qui entendent figurer la littérature comme réelle et où il faudrait moins reconnaître un art littéraire qui se limiterait exclusivement à ce qui est donné dans l'expérience linguistique de l'écriture, qu'un art qui porterait les indices minimaux du jeu de l'énoncé et de l'énonciation¹².

JEAN BESSIÈRE
UNIVERSITE DE LA SORBONNE NOUVELLE